

Bruno Latour pense autrement la crise écologique

LE MONDE DES LIVRES | 28.10.2015 à 15h13 • Mis à jour le 28.10.2015 à 17h39

Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique, de Bruno Latour, La Découverte, « Les Empêcheurs de penser en rond », 400 p., 23 €.



Ceux qui se plaignent de l'absence des intellectuels en politique avouent seulement qu'ils partagent ce mélange d'ignorance, de paresse et de mépris dont on se contente aujourd'hui au regard des idées. Il leur suffirait en effet d'ouvrir un livre de l'auteur français actuellement le plus cité et le plus traduit au monde, Bruno Latour, pour découvrir de quelle manière un penseur inclassable peut mettre son immense capacité d'invention conceptuelle et de découverte théorique au service de l'approfondissement des grandes questions de notre époque.

Son nouveau livre, *Face à Gaïa*, est particulièrement exemplaire à cet égard. Il s'agit d'éclairer ce qui est peut-être l'affaire la plus grave de notre temps : la catastrophe écologique globale que la notion de «réchauffement climatique» a rendue sensible au grand public (car comment appeler autrement que catastrophe ce qui entraîne une perte de biodiversité telle qu'on parle d'«extinction massive»?). Suivant la philosophe Isabelle Stengers dans *Au temps des catastrophes* (La Découverte, 2009), Latour attire notre attention sur une conclusion inattendue que l'on peut tirer des travaux du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) : un nouvel acteur est arrivé dans l'histoire humaine – *la Terre!* La Terre, qui fut longtemps le cadre neutre et muet de l'action des sociétés, est devenue un acteur qui nous répond. Le carburant que vous mettez dans votre voiture n'affecte pas seulement la qualité de l'air autour de vous (comme le voulait le vieux concept de pollution), mais bien l'organisation du climat à l'échelle de la planète. Les décisions politiques et économiques que l'on prend aujourd'hui détermineront le visage de notre monde pour des milliers d'années. Le temps géologique a rejoint le temps historique, à tel point qu'on parle d'« anthropocène » pour désigner cette époque de la Terre où l'homme est la principale force géophysique.

Lire aussi : [Dominique Bourg, pessimiste informé](#)

Pour désigner ce nouvel acteur, Latour, comme Stengers, propose de reprendre le terme jadis utilisé par le géophysicien britannique James Lovelock, Gaïa. Pourquoi ce mot, alors que la communauté scientifique lui a reproché d'avoir réintroduit le fantasme New Age d'un super-organisme ?

D'abord parce que Gaïa évoque un être animé et c'est bien cela qu'il faut faire sentir : ce que nous prenions pour un simple décor inerte s'est mis en mouvement. Ensuite, parce que, comme Latour le montre brillamment dans les premiers chapitres de ce livre, le discrédit de la notion vient d'une mauvaise lecture de Lovelock. Celui-ci ne dit pas que les vivants sont les organes d'un énorme animal, mais au contraire qu'ils contribuent à fabriquer l'habitabilité même de leur espace : l'atmosphère terrestre est le *résultat* des relations entre les vivants. Nous ne sommes pas *dans* la Nature, nous sommes *avec* toutes sortes d'êtres : nous sommes le paysage les uns des autres. Ce que vient confirmer de manière très peu bucolique la notion d'anthropocène...

Bruno Latour attire notre attention sur une conclusion inattendue que l'on peut tirer des travaux du GIEC : un nouvel acteur est arrivé dans l'histoire humaine – *la Terre!*

Cette approche permet d'aborder autrement le problème politique que pose le réchauffement climatique. Car s'il n'y a pas d'un côté la Nature et de l'autre des humains, si tout «environnement» est en fait une alliance entre des acteurs parfois très distants (les chasseurs du pôle Nord découvrent qu'ils ont besoin d'un certain niveau d'acidité dans les océans), on comprend pourquoi *nous n'avons rien fait devant la catastrophe annoncée* (car pour une part il est déjà «trop tard»). C'est que les véritables intérêts en jeu ne sont pas *représentés*.

Une politique centrée autour des Etats-nations ne connaît que des territoires définis par des régions découpées à la surface du globe. Mais nos véritables relations de dépendance dépassent ces frontières : les habitants de certains littoraux français ont peut-être plus d'intérêts vitaux en commun avec ceux de l'Arctique qu'avec ceux de Paris. Ils ont même plus d'intérêts communs avec certains non-humains, nuages, algues, bactéries, sans oublier les machines et les idées, qu'avec certains humains. Ce sont les «sciences de la Terre» qui aujourd'hui nous aident à voir quelles sont les alliances vraiment pertinentes, quels sont, en somme, les *territoires de Gaïa*.

Mais il ne faut pas l'entendre au sens où nous aurions une sorte d'intérêt supérieur, qui serait celui de l'humanité tout entière, ou de la Terre elle-même. Il faut l'entendre comme le besoin de redéfinir les véritables parties prenantes de la guerre en cours. Latour est ici loin de l'irénisme avec lequel on aborde en général ces questions, en espérant un gouvernement mondial dépolitisé. C'est en prenant conscience du caractère radicalement conflictuel de ce problème qu'on pourra l'aborder correctement. On ne doit viser rien de moins qu'un nouvel âge constitutionnel.

Lire aussi : [Dominique Lestel : « Je veux me compromettre avec la multitude de formes de vie qui grouille de partout »](#)

Ce n'est pas tout. Gaïa est aussi le nom d'une déesse, et un des passages les plus curieux et les plus fascinants du livre est l'idée que notre incapacité à faire face au problème tient à la conception du temps que nous avons héritée du monothéisme. Impossible ici de restituer le raisonnement, qui le conduit à voir dans Gaïa l'occasion d'une relance du christianisme permettant d'articuler autrement sens de la *rupture* historique et sens de l'*immanence* terrestre.

Il faut lire *Face à Gaïa*. Il montre, loin de toutes les forfanteries d'usage, ce qu'est un « intellectuel » : quelqu'un qui, par l'étude, peut non pas « défendre des positions » dans des « débats » tout faits, mais éclairer de manière nouvelle nos problèmes, nous obliger à penser *plus*. Certes cela demande un effort, non à cause du style de l'auteur, d'une clarté qui confine parfois à la fausse ingénuité, mais à cause de la nouveauté même des idées. Mais, n'est-ce pas cela, justement, penser ?

Extrait de « Face à Gaïa »

« La question est donc celle-ci : pourquoi les questions écologiques ne paraissent pas concerner directement notre identité, notre sécurité et nos propriétés ? Ne venez pas me dire que c'est l'importance de la menace ou la distance d'avec nos préoccupations quotidiennes qui font la différence. Nous réagissons en bloc au moindre attentat terroriste, mais que nous soyons l'agent de la sixième extinction des espèces terrestres n'évoque qu'un bâillement désabusé. Non, c'est la réactivité et la sensibilité qu'il faut considérer. Collectivement, nous choisissons ce à quoi nous sommes sensibles et à quoi il faut réagir vite. D'ailleurs, à d'autres époques, nous avons été capables de partager les souffrances de parfaits étrangers infiniment éloignés de nous, que ce soit par "solidarité prolétarienne", au nom de la "communion des saints" ou tout simplement par humanité. Non, dans ce cas, tout se passe comme si nous avions décidé de rester insensibles aux réactions d'un certain type d'êtres – ceux qui sont liés, en gros, à l'étrange figure de la matière. Autrement dit, ce qu'il faut comprendre, c'est pourquoi nous ne sommes pas de vrais matérialistes. »

Face à Gaïa, page 248-249

En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/livres/article/2015/10/28/bruno-latour-pense-autrement-la-crise-ecologique_4798557_3260.html#HpjxDxsGOW8rC2Ks.99